Parallèles 34(2) June 2023

Traduire la variation linguistique dans la littérature égyptienne

Mohamed Saad ALI
Université du Fayoum, Égypte

Translating linguistic variation in Egyptian literature – *Abstract*

In order to describe the sociolinguistic reality of the Egyptian community, certain Arab-Egyptian writers are inserting linguistic variation into their writing. This non-standard use of language presents major challenges for translators. This study focuses on analysing the translation of diatopic and diastratic variation in two modern Egyptian novels: *Ô les filles d'Alexandrie* (Al-Kharrat, 1990) and *Les femmes de Karantina* (Eltoukhy, 2013). Based on examples drawn from our corpus, we examine the translation strategies adopted by the translators to render the regional dialect and local culture of Alexandria from Arabic into French. The analyses reveal that the translators use a wide range of creative strategies to handle non-standard language use in translation.

Keywords

diatopic variation, diastratic variation, Egyptian literature, translation, sociolinguistics

 DOI:10.17462/para.2022.02.03

1. Introduction

Il va sans dire que la langue est un fait social et que l'acte de communiquer ne se résume pas à un simple échange de mots. Les sociolinguistes confirment que « communiquer, ce n'est pas uniquement dire, c'est faire, c'est être, c'est exister » (Blanchet, 2000, p. 10) et que la variation est une des caractéristiques essentielles des langues (Eloy, 2003, p. 172). Comme toutes les langues vivantes, l'arabe est ainsi soumis à des moyens de diversification qui font en sorte que les sujets parlants ne l'utilisent pas tous exactement de la même façon. Partant du principe qu'il y a un lien étroit entre les facteurs sociaux et les phénomènes linguistiques, les sociolinguistes décrivent les variations linguistiques selon le type de distribution des variables linguistiques repérées. Par conséquent, il y a différents types de variation : diatopique, diastratique, diaphasique, diagénique et diachronique (Gadet, 1996, 2007 ; Moreau, 1997). Gadet définit la variation comme « élément de la variabilité des langues, mise à profit par les locuteurs dans l'expression d'une identité locale ou sociale, ou pour s'adapter à l'activité en cours » (2007, p. 177). Parmi les types de variation linguistique, nous mettons en lumière les variations diatopique et diastratique qui proviennent de l'influence du milieu géographique et social auquel appartient un locuteur. Elles sont ainsi considérées comme des variations externes à la langue (Bulot et Blanchet, 2013, p. 48).

Cela dit, la nouvelle génération des écrivains égyptiens cherche à décrire la réalité sociolinguistique de la communauté égyptienne. Pour ce faire, il faut donc que les personnages s'expriment conformément à l'espace géographique où ils se trouvent et à la couche sociale à laquelle ils appartiennent. D'où l'apparition de la variation linguistique dans la nouvelle littérature égyptienne.

Or, ce type de langue non-standard pose des difficultés considérables aux traducteurs étant donné que la traduction de la variation exige bien entendu de solides connaissances linguistiques et extralinguistiques de la langue et de la culture sources. L'objectif de cette étude est donc de mettre l'accent sur l'utilisation de la variation linguistique et sa traduction dans la nouvelle littérature égyptienne. Comment l'utilisation de la variation linguistique dans la nouvelle littérature peut-elle transmettre la réalité sociolinguistique de la communauté d'origine ? Pourquoi la traduction de la variation linguistique provoque-t-elle plus de difficultés ? Quelles sont les méthodes traductives mises en œuvre pour rendre la variation linguistique arabo-égyptienne en français ? Les traducteurs ont-ils adopté une démarche traductologique précise et stable ? À quel point ont-ils pu préserver les traits linguistiques et les traits culturels du texte-source ?

2. Méthodologie et corpus

Profitant, d'un côté, des apports de l'approche sociolinguistique variationniste et, de l'autre, des travaux traductologiques basés sur la traduction de la variation linguistique, cette étude tente d'aborder les difficultés auxquelles le traducteur se trouve confronté lorsqu'il se donne pour tâche de transférer vers la langue-culture française la variation linguistique dans le nouveau roman égyptien. Plus précisément, nous nous appuyons sur les stratégies de la traduction de la variation proposées par Ramos Pinto (2009) et Grutschus (2016). Pour elles, lorsqu'il s'agit de traduire la variation, deux options se présentent au traducteur : la première est de ne pas maintenir les marqueurs variationnels, c'est-à-dire l'omission ou une « neutralisation » complète ; la deuxième est de rendre la variation du texte source en recourant à des stratégies en principe cumulables :

a) ajouter des commentaires métalinguistiques précisant que le personnage s'exprime dans une variété non-standard ;

b) calquer des termes d'adresse caractéristiques de la variation du texte source ;
c) augmenter la formalité du discours standard pour rétablir une différence de registre ;
d) rendre une variété diatopique ou diastratique par une variété diasituationnelle en employant des marqueurs appartenant à la langue parlée ;
e) utiliser des marqueurs de différentes variétés de la langue cible, dans le but de rendre le contraste entre le « parler standard » et le « parler non-standard » ;
f) rendre la variété du texte source par une variété spécifique de la langue cible ;
g) employer d'éléments lexicaux empruntés directement à la variété source, c'est-à-dire la littéralité ;
h) créer une variété artificielle.

Dans ce qui suit, nous montrerons à l'aide d'exemples comment les variations diatopique et diastratique arabes ont été traduites en langue française. Nous nous servirons d'exemples issus de la traduction de deux romans appartenant au nouveau roman égyptien. Nous entendons par celui-ci l'ensemble des romans égyptiens écrits à partir de la deuxième moitié du XX^{e} siècle et qui consacrent une place considérable à l'arabe égyptien. Dans le présent article, nous étudions d'abord brièvement la représentation de la variation dans les textes littéraires égyptiens. Puis, nous abordons particulièrement les difficultés traductives qui proviennent de l'usage de la variation diatopique, qui illustre l'appartenance géographique des personnages, et de la variation diastratique, qui met en exergue le milieu social auquel appartiennent ces derniers.

Dans le but de répondre aux questions posées plus haut, nous allons nous référer à la traduction française de deux romans arabo-égyptiens : *ya banāt iskindriah* [Ô les filles d'Alexandrie] et *nisā' al-karantina* [Les femmes de Karantina] qui sont publiés en version originale arabe respectivement en 1990 par Al-Kharrat et en 2013 par Eltoukhy. Il est à remarquer que le premier roman porte le même titre qu'une chanson emblématique connue dans l'ensemble des pays arabes et qui chante les filles d'Alexandrie réputées pour leur intelligence sociale et leur bonne attitude dans les situations difficiles. Ces deux romanciers égyptiens tendent à décrire l'injustice sociale, la corruption, la déception et le malaise social dont souffrent les jeunes Égyptiens. Le trait linguistique commun à ces deux romans est l'utilisation du langage qui exprime la variation diatopique et la variation diastratique. Les personnages des deux romans partagent presque le même environnement socio-politique. Leurs événements se passent à Alexandrie, ville égyptienne qui donne sur la Mer Méditerranée, et la plupart des personnages appartiennent à la couche populaire. Il nous semble que cette utilisation distincte du langage littéraire qui reflète la réalité sociolinguistique de la communauté alexandrine est la clé de la réussite de ces deux romans. Le premier roman est traduit par Barbulesco (1997), traducteur français, né et résidant en France. L'autre roman est traduit par Osman (2017), traducteur égyptien, né en Égypte mais il vit en France. Soulignons également que nous ne pouvons certes pas aborder les extraits qui indiquent tous les types de variation linguistique dans les deux romans en question, mais nous nous bornons à analyser les passages les plus expressifs des variations diatopique et diastratique qui s'y taillent la part du lion et qui sont particulièrement aptes à illustrer notre problématique.

3. La représentation de la variation linguistique dans la littérature égyptienne

Comme toutes les langues du globe, l'arabe se décline en plusieurs variétés et registres comme conséquence de l'usage qu'en font les locuteurs eux-mêmes. La variation linguistique provient des différences présentes entre ces derniers : l'âge, le genre, l'origine ethnique et géographique ainsi que les conditions socio-économiques (Hudson, 1999, pp. 184-185).

Étant donné que la fonction prioritaire de l'utilisation de la variation dans le roman « vise à caractériser les personnages, c'est-à-dire à les situer aussi bien géographiquement que socialement » (Grutschus, 2016, p. 577), les écrivains égyptiens tentent d'insérer dans leur écriture la variation linguistique dans le but de refléter la réalité sociolinguistique de la communauté égyptienne.

En effet, l'utilisation de la variation linguistique dans la littérature égyptienne n'a pas fait son apparition avec le nouveau roman de la seconde moitié du XX^{e} siècle. De grands romanciers, tels que Ihsân Abdelqodous, Youssef Idris et notamment Naguib Mahfouz, s'en sont déjà servis dans leur production littéraire afin de représenter la réalité sociolinguistique de la communauté égyptienne en l'occurrence. C'est pourquoi, il nous semble que certains jeunes écrivains égyptiens s'expriment en utilisant l'arabe égyptien pour deux raisons : d'un côté, ils cherchent à renforcer leur construction identitaire, de l'autre, ils veulent se voir en tant qu'écrivains engagés dans la représentation des soucis de leur propre communauté linguistique d'une manière réelle parce que l'arabe littéraire n'est pas la langue de la communication quotidienne. Ainsi, se développe, au sein de cette nouvelle littérature, une volonté de transgresser la norme linguistique habituelle en créant une certaine diglossie entre l'arabe standard et la variation linguistique consacrée le plus souvent au langage des personnages. Pour ce faire, les écrivains laissent l'opportunité à leurs personnages de s'exprimer comme s'ils étaient des locuteurs réels appartenant à la communauté linguistique égyptienne en assurant ainsi un « effet de réel ». Nous pouvons donc rencontrer un reflet réel de la communauté égyptienne et une véritable manifestation langagière dans cette littérature. À l'aide de la variation linguistique, la nouvelle littérature égyptienne est donc en mesure d'enregistrer les façons de parler qui varient selon les facteurs sociaux et régionaux et, par la suite, de transmettre la réalité sociolinguistique de la communauté égyptienne.

Ce qui caractérise principalement le nouveau roman égyptien, c'est son objectif essentiel de refléter la réalité sociolinguistique de la communauté égyptienne. Le recours à la langue dialectale est alors indispensable. L'écriture d'Al-Kharrat et d'Eltoukhy est remarquable puisqu'ils ne se contentent pas de reproduire les événements du roman, mais ils mettent dans la bouche de leurs personnages des termes et des expressions dialectales informels. En plus de la fonction expressive, nous constatons que la variation linguistique constitue dans les deux romans en question un marqueur d'identité sociale et régionale.

Cependant, ce registre de langue pose des problèmes aux traducteurs, notamment ceux qui n'ont jamais vécu en Égypte. Les traductologues estiment que le registre dialectal est un problème majeur qu'affronte tout traducteur de l'arabe vers le français (Ghouirgate, 2004, p. 187). Il apparaît que ce problème traductif pourrait être justifié par une double raison : d'une part, ce registre informel est différent et multiplié dans la communauté linguistique arabe et, d'autre part, les dialectes évoluent beaucoup plus vite que la langue standard. Dans le même ordre d'idées, la traduction de la variation d'une langue arabe vers le français exige une connaissance approfondie de la langue arabe standard mais aussi des variétés régionales. De plus, de par sa nature, le transfert de la variation linguistique entre deux langues différentes représente un problème culturel en théorie de la traduction puisque certains usages langagiers disposent d'un substrat culturel dont la compréhension exige une connaissance approfondie de la culture locale de départ. En outre, avant de choisir une des stratégies de traduction, le traducteur devrait « dégager la fonction de la variété au sein du texte source, ce qui facilitera la recherche d'un équivalent approprié » (Grutschus, 2016, p. 578). Compte tenu de ces difficultés, la traduction des variétés dialectales dans la littérature arabe vers la

langue française commence à susciter l'intérêt des traductologues dans le but de découvrir les problèmes et les défis lancés par ces variétés non-standard sur le plan traductologique (Youssef, 2012 ; Ghouirgate, 2004 ; Salama-Carr, 2001).

En effet, traduire un texte littéraire écrit dans une langue standard et reflétant les caractéristiques de la culture dominante d'une langue-culture vers une autre pose certainement des problèmes. De surcroît, ce qui rend la situation plus compliquée, c'est le fait que ce texte soit écrit, en partie ou en totalité, dans une variété régionale (variation diatopique) et qu'il reflète une sous-culture (variation diastratique) qui manifeste plus ou moins un certain écart par rapport à la culture dominante. En effet, les mots de la même langue pourront être connotés différemment suivant le milieu géographique et social du sujet parlant[1] (Cressot, 1991, p. 59). Le traducteur devrait donc déployer plus d'efforts et prendre plus de temps à étudier le milieu auquel appartient le texte à traduire et à chercher l'équivalent qui rendrait l'original de façon plus claire pour les récepteurs de la traduction. D'où les problèmes de transférer la variation linguistique arabe en langue-culture française. Après l'étude de la traduction des titres du corpus, nous allons examiner le transfert de certains exemples qui représentent les deux variations diatopique et diastratique dans notre corpus.

4. Le titre des romans

Le titre d'une œuvre littéraire engage une relation sémantique avec son contenu et constitue d'une manière ou d'une autre un seuil apte à influencer la réception de celle-ci puisque le titre d'un livre sert à « le désigner aussi précisément que possible et sans trop de risques de confusion » (Genette, 1987, p. 76). À première vue, nous constatons que le titre des deux romans choisis pour la présente étude fait référence à la fois aux variations diatopique et diastratique. Les deux romans sont respectivement intitulés *Ô les filles d'Alexandrie* et *Les femmes de Karantina*. Au niveau de la variation diastratique, les deux titres déterminent une tranche d'âge et un sexe précis. Le premier titre comprend le terme *filles*, personnes jeunes de sexe féminin, pour se référer aux filles fréquentées par le narrateur notamment pendant son adolescence. Le titre du deuxième roman fait référence aux *femmes* - êtres humains de sexe féminin, sociologiquement liés à l'âge où le mariage est possible - qui jouent un rôle majeur dans les événements. Au niveau de la variation diatopique, les deux titres portent sur un espace géographique déterminé. Le premier désigne toute la ville d'Alexandrie qui est une communauté urbaine. Le deuxième se réfère à un quartier populaire *Karantina*, qui se situe dans la ville d'Alexandrie. D'après le titre des deux romans, il nous apparaît clair que leurs événements tournent autour du sexe féminin et de la ville d'Alexandrie.

TS: يابنات اسكندرية *ya banāt iskindriah*

TC : Belles d'Alexandrie

TS : نساء الكارنتينا *nisā' al-karantina*

TC : Les femmes de Karantina

Le traducteur du deuxième roman a recours à la traduction littérale en gardant les mêmes lexique et structure que le titre original. Quant à celui du premier roman, il ajoute un jugement de valeur au titre original en rendant بنات *banāt* par *belles*. En effet, les filles du roman sont multiples et diversifiées : musulmanes, chrétiennes, juives, égyptiennes, italiennes, grecques, etc. Nous ne pouvons confirmer qu'il ne s'agit ni de bien-aimées ni de favorites dans tous les cas. De plus, d'après la description sans cesse reprise, nous nous apercevons que les filles du roman ne sont pas toutes belles au sens propre du mot. Le traducteur n'a donc pas respecté le degré de précision que l'auteur original a voulu transmettre à ses lecteurs. Cette attitude de

[1] Comme c'est le cas du mot invariable *'aḥeyh* (cf. infra 5).

sa part transmettrait aux récepteurs visés par la traduction un message pouvant s'étendre à la traduction tout-entière.

En outre, le traducteur a recours à l'omission du vocatif *ya* en transférant ainsi le terme d'adresse *ya banāt* en nom commun. Ce qui diminue la valeur esthétique du titre proposé car, d'une part, l'auteur original veut donner l'impression que ces filles sont présentes devant les yeux du narrateur et, d'autre part, ce vocatif fait référence à une chanson qui se rattache au chant folklorique d'Alexandrie et qui figure au début du roman يابنات اسكندرية *ya banāt iskindriah* (p.5). Il en ressort que la traduction du titre, comme celle d'autres éléments paratextuels, joue un rôle important dans la réception et la consommation de la traduction (Yuste Frias, 2010, p. 291).

5. La variation diatopique

Aussi appelée variation régionale (Chachou, 2018, p. 134) ou bien la variation géographique au sein d'une même langue (Pruvost, 2006, p. 163), la variation diatopique est liée à l'espace en renvoyant à la diversité des usages d'une langue donnée sur l'axe géographique. Nous pouvons distinguer des variétés différentes d'une même langue selon les diverses zones géographiques. Selon Moreau, « la variation diatopique joue sur l'axe géographique ; la différenciation d'une langue suivant les régions relève de cette variation. Pour désigner les usages qui en résultent, on parle de régiolectes, de topolectes ou de géolectes » (1997, p. 284).

Il convient de noter que l'Égypte est le pays arabe le plus peuplé et qu'en dehors de l'arabe classique et de l'arabe standard, nous y trouvons plusieurs dialectes régionaux tels que le cairote, l'alexandrin, le saʿidi, etc. L'arabe égyptien n'est pas partout parlé de la même façon. Ainsi, l'arabe égyptien d'Alexandrie présente un certain nombre de différences lexicales, phonétiques et même morphosyntaxiques par rapport à celui d'autres territoires de langue arabe standard ou d'arabe égyptien. Du point de vue de la prononciation, à la différence du cairote, le premier phonème du verbe est suivi par la voyelle courte /a/ en alexandrin ; on dit عَرفت ʿ*araft* [je sais] au lieu de عِرفت ʿ*irift.* Du point de vue morphosyntaxique, le verbe est conjugué à la première personne du pluriel au lieu du singulier ainsi que le phonème /i/ est ajouté à la fin de la première personne du singulier. Citons, à titre d'exemple, وأني منرضاش *w'anī manirḍāš* [je l'acceptons pas] (*Les Femmes de Karantina*, p. 54). Pour exprimer le futur, les Alexandrins se servent du préverbe ح /ḥ/ au lieu de ه /h/ utilisé dans le cairote : حنعوم سوا *ḥanʿum sawa* [nous nagerons ensemble] au lieu de *hanʿum sawa* (*Ô les filles d'Alexandrie*, p. 35), حاستناك *ḥastanāk* [je t'attendrai] (*ibid*, p. 101), etc.

Concernant le lexique, le dialecte d'Alexandrie se sert des alternatifs de certains vocables, dont les plus connus, entre autres : جني *giny* [une livre], مشروع *mašruʿ* [microbus]. Il existe également deux interjections qui caractérisent bien ce dialecte : أيووه *ayūūh* : mot invariable qui exprime l'exclamation ; أحيه *'aḥeyh* : mot invariable qui indique l'exclamation et la désapprobation. Soulignons que tandis que celui-ci est neutre dans la communauté alexandrine, les autres locuteurs égyptiens jugent qu'il a une connotation négative.

Ce dialecte alexandrin est bien entendu lié à l'histoire d'Alexandrie et à son évolution sociolinguistique. La communauté d'Alexandrie comprenait un nombre considérable d'immigrés, notamment des Italiens et des Grecs. Pour beaucoup d'Alexandrins, leur dialecte ne s'utilise que dans un contexte familier, il n'est qu'une variété informelle que les locuteurs devraient éviter dans certaines situations d'énonciation. Étant donné que les événements des deux romans en question se déroulent à Alexandrie, les dialogues des personnages comprennent des termes et des expressions spécifiques à cette ville. Ce caractère régional rend bien difficile leur transfert vers le français.

De leur côté, les traductologues constatent que la variété régionale ancrée sur un territoire déterminé représente le plus grand défi aux traducteurs (Titus-Brianti, 2013, p. 155). La traduction de la variation diatopique pose d'énormes difficultés notamment entre deux contextes socio-culturels différents, à tel point que certains traductologues parlent de l'intraduisibilité des variétés ayant une spécificité géographique (Englund Dimitrova, 2004, p. 121).

Consultons les exemples suivants dans lesquels nous analysons la traduction des mots et des tournures touchés par la variation diatopique :

TS : مانطيقش نشوفك كده (*Les Femmes de Karantina*, p. 55)

TC : et moi, j'aimons pas t'voir comme ça. (p. 67)

TS : اسمعي يامنى، عايز نشوفك (*Ô les filles d'Alexandrie, p. 10*)

TC : Ecoute, Mona, je veux te voir. (p. 11)

Ces deux expressions dialectales mettent en exergue une spécificité linguistique du dialecte alexandrin : les verbes sont conjugués à la première personne du pluriel tandis que l'énonciateur est singulier. Le premier énoncé est adressé par Abou Amira à Ali, le personnage principal, qui était triste et ce dans le but de le consoler. Le deuxième énoncé est dit par le narrateur à Mona qu'il voulait rencontrer. Il est difficile de transmettre ce trait linguistique en langue française étant donné qu'il constitue, en principe, une rupture avec la grammaire de la langue standard source. En tentant d'introduire la dimension diatopique dans sa version, Osman a recours, d'une part, à l'utilisation des marqueurs morphosyntaxiques et phonétiques de la variété parlée (emploi de la négation sans *ne*, emploi de *t'* et de *ça*) afin de démontrer qu'il s'agit d'une variété parlée dans le texte de départ et, d'autre part, à la création d'une variété artificielle en conjuguant littéralement le verbe *aimer* à la première personne du pluriel. Cette littéralité, sans commentaires métalinguistiques, augmentera l'effet d'étrangeté auprès des récepteurs de la traduction. Le traducteur est tenu parfois d'intervenir afin d'aider le récepteur de la traduction à bien comprendre le vouloir-dire du texte-source. C'est pour cette raison qu'Hurtado Albir (1990, p. 140) relie la fidélité au sens à l'intervention du traducteur « parce que si le traducteur n'intervient pas pour comprendre et réexprimer en mobilisant l'ensemble de son appareil cognitif, il se limite à traduire littéralement ». En conséquence, le traducteur aurait dû combiner également la stratégie de l'ajout des commentaires métalinguistiques dans le but de préciser que ce personnage s'exprime dans une variété non-standard.

Quant à Barbulesco, il a choisi de ne pas maintenir cette variété en proposant une version standard qui ne porte aucun trait spécifique. Peut-être le traducteur a-t-il conclu que le transfert de ce trait linguistique créerait un texte moins lisible en langue française. Nous croyons qu'il a bien fait d'adopter ici une approche cibliste en renonçant à la forme au profit du sens.

Les habitants d'Alexandrie donnent l'appellation *mašruʿ* [projet] au microbus qui sert à transporter les gens à l'intérieur de la ville.

TS : هي التي تشير للمشروع. وتقود خالد إلى شقتها في كرموز (*Les Femmes de Karantina*, p. 62)

TC : elle hélera le minibus pour ramener Khaled chez elle à Karmouz. (p. 77)

Le traducteur a recours ici à une certaine neutralisation. Le « minibus » est un petit autobus qui peut transporter une dizaine de voyageurs, mais *mašruʿ* est l'équivalent du *makrubaṣ* [microbus] qui est un véhicule de transport collectif utilisé au sein des villes égyptiennes.

Yama est un mot invariable fréquemment utilisé par les Alexandrins dans le but d'indiquer la grande quantité de quelque chose.

TS : كنت اتفرج على الصورة اللي ع الحيطة، كنت اقعد اتفرج عليها ياما (*Les femmes de Karantina*, p. 108)

TC : Je fixais longuement le portrait accroché au mur, et je passais des plombes à l'observer (p.134)

Osman a rendu ce mot par une variété spécifique de la langue cible *plombes* qui veut dire heures. Il a donc pu conserver le sens et le registre informel du texte source.

Quant à *'ayūūh*, cité deux fois dans *Ô les Filles d'Alexandrie*, il est tantôt rendu par *Ah bon* (*ibid*, p. 11), tantôt par l'omission (p. 52). La première attitude, relevant de la stratégie de rendre la variété diatopique par un marqueur appartenant à la langue parlée, pourrait en quelque sorte refléter la charge expressive du mot original, mais il ne pourrait reproduire sa dimension diatopique. Quant à l'omission, elle élimine le trait stylistique du texte source.

Dans *Les Femmes de Karantina*, *'aḥeyh* est mentionné une seule fois par Oum Amira pour s'étonner de la négligence de Ali envers elle (p. 55). Pour rendre en français cet élément lexical, Osman a recours à l'emprunt direct en l'adaptant à l'inventaire graphique de la langue française : *Ahê* (p. 66), marqueur inconnu du futur lecteur. Cette stratégie traductive constitue un obstacle à la traduction parce qu'elle pourrait, comme l'explique Wecksteen (2009 : 138), opacifier l'énoncé, « attirant l'attention sur lui et permettant à la connotation de s'immiscer dans le flou ainsi créé ». C'est pourquoi, Osman a décidé d'indiquer dans une note métalinguistique que la protagoniste s'exprime dans la variété alexandrine : « Interjection typiquement alexandrine, manière tantôt spontanée, tantôt délibérément exagérée de marquer son étonnement » (p. 66).

Les Alexandrins utilisent une expression particulière pour souligner le fait qu'il pleut, c'est تشتي *tištī*, néologisme basé sur le substantif شتا *šita* [hiver]. Dans *Les Femmes de Karantina*, le narrateur décrit le moment de l'arrivée de Sika, un des personnages secondaires, où il pleuvait fort.

TS : الإسكندرية كانت تشتي بقوة. (p. 171)

TC : Alexandrie traverse cette année-là […] un hiver ingrat (p. 213).

Bien que le verbe *tištī* soit obtenu par dérivation du *šita*, il est utilisé dans un nouveau sens dans le dialecte d'Alexandrie. Le traducteur l'a complètement neutralisé par une phrase qui ne porte aucune trace d'une variation quelconque : « traverser un hiver ingrat ». Il aurait, par exemple, pu proposer l'expression « il drache », l'un des régionalismes les plus emblématiques du français que l'on parle dans le Nord-Pas-de-Calais et en Wallonie, qui désigne une averse de pluie soudaine et intense (Avanzi & *al*., 2020). Cet équivalent, considéré comme étant une variété diatopique, pourrait remplir la même fonction que l'expression originale.

La livre égyptienne est appelée *gneih* ou *ǧneih* partout en Égypte, sauf à Alexandrie où elle s'appelle جني *giny*. Afin que le narrateur décrive le coût élevé de la vie et la difficulté de gagner de l'argent à Alexandrie à ce moment-là, il s'exprime ainsi :

TS : الدنيا ولعت خالص من ناحية الأسعار. والجني بقى صعب (*Les Femmes de Karantina*, p. 172)

TC : La vie est vraiment dev'nue foutrement chère, et ça d'vient difficile de croûter. (p. 214)

Tandis que le mot alexandrin en question n'est pas transféré dans la version française, le traducteur a recours aux marqueurs de la langue parlée et utilise des mots familiers pour répondre aux besoins discursifs de la variété dialectale du texte-source. En outre, tandis que l'énoncé de départ est en grande partie expressif sens et forme, celui d'arrivée inspire une réalité différente : L'énoncé source donne un effet : il est difficile d'obtenir des livres (de l'argent) ; l'énoncé cible donne une conséquence : il est difficile d'avoir quelque chose à croûter.

6. La variation diastratique

Depuis les années soixante-dix, les études des sociolinguistes prennent en considération la diversité socioculturelle des locuteurs et réservent une place importante aux influences des facteurs sociaux sur les pratiques linguistiques. La variation diastratique se concentre donc sur « les caractéristiques sociales des locuteurs » (Ledegen & Léglise, 2013, p. 318) en rendant

compte des traits linguistiques qui caractérisent l'usage de ces derniers et qui se reflètent en arabe égyptien, plus particulièrement, dans le lexique et la sémantique. Elle fait référence à la variation de la langue selon des caractéristiques sociales et démographiques des locuteurs, comme la classe sociale, le sexe, l'âge, la profession, etc. Selon Moreau (1997, p. 284), « [l] a variation diastratique explique les différences entre les usages pratiquées par les diverses classes sociales ». Elle se caractérise par un ensemble d'indices sociologiques qui distinguent les locuteurs entre eux.

Dans notre corpus, nous trouvons des termes et des expressions qui reflètent bien la couche sociale, le sexe et l'âge des locuteurs. Nous constatons que la variation diastratique pose moins de difficultés au niveau traductologique que la variation diatopique étant donné que, d'après notre pratique de la traduction, presque toutes les idées humaines peuvent se trouver dans deux langues-cultures différentes, mais elles se présentent différemment dans chacune d'elles. C'est pourquoi, Mounin (1963, pp. 214-215) a déjà posé l'existence d'universaux culturels en concluant que les *visions du monde* sont communicables. De même, à titre d'exemple, le parler jeune, aussi bien en arabe qu'en français, se caractérise par des traits linguistiques précis. Il en va de même pour le langage féminin. Ce qui rend, en quelque sorte, le transfert de la variation diastratique plus facile que celui de la variation diatopique. Il incombe donc au traducteur de transmettre le message en dépit des différences culturelles entre les deux contextes source et cible. Certes, on n'exige pas du traducteur qu'il trouve un équivalent identique, sens et forme, car ce n'est pas accessible dans l'opération traduisante, cependant il est amené à fournir un équivalent qui respecte à la fois le vouloir-dire du texte source et le génie de la langue d'arrivée étant donné que traduire n'est que « dire presque la même chose » (Eco, 2007), c'est-à-dire le plus proche possible.

Passons en revue la traduction de quelques éléments de la variation diastratique dans les deux romans en question.

6.1. Le langage de la classe populaire

Ce type de variation nous permet de diviser les pratiques linguistiques en tant que signe d'appartenance à une classe sociale particulière. Dans notre corpus, la plupart des personnages appartiennent aux classes dites populaires. Ils s'expriment dans des registres de langue conformes à leur statut social. Ce marquage sociolinguistique se reflète ainsi à travers une prononciation moins soignée et l'emploi des formes et des expressions populaires. Au fil de leurs aventures, le narrateur, le personnage principal dans *Ô les Filles d'Alexandrie*, et Ali et Ingy, les personnages principaux dans *Les Femmes de Karantina*, fréquentent d'autres personnages des classes sociales les plus marginales de la société d'Alexandrie.

À titre d'exemple, examinons la traduction de cet extrait, puisé dans *Ô les Filles d'Alexandrie* (p. 142), prononcé par la propriétaire de la maison où Qassem Isshaq, l'ami du narrateur, louait une chambre. Ce dernier vient lui rendre visite, mais il ne le trouve pas. Il a donc rencontré la propriétaire qui lui a annoncé le départ définitif de son ami. Cette femme s'exprime dans le dialecte populaire d'Alexandrie des années quarante et cinquante qui est, en même temps, la langue maternelle du narrateur :

> لا مؤاخذة ياسيدنا لفندي. صلي على كامل النور صليت لي على النبي؟ بقى احنا برضه ولاد بلد ونعرفوا الأصول. واحنا نشيلكو في عينينا من جوه ياراجل. لكن بقى العين بصيرة..وأنت كلك نظر. برضوالبيت فيه حريم.آه. ومايخلاش الأمر من كده ولا كده. الحرمة من دول تطلع تنزل تيجي هنا تروح هنا برضه مايخلاش. واحنا بقى ولاد عرب، ودمنا حامي. مانقبلوش على دمنا إنه يبقى في البيت طلبه.. شباب يعني لوحديهم في البيت مع الحريم. داحنا كل من حاله بيدور على المعايش. الجري ورا المعايش صعب ياسيدنا لفندي، والشرف برضو صعب. ما تآخذنيش إحنا ما نقولش حاجة لا سمح الله أبدا والله العظيم موش مونكن دحنا رقابينا سدادة وانتو ولاد أصول آه ماهو الكتاب يتقرا من علوانه.
>
> Ne nous en voulez pas, monsieur. Béni soit Celui qui est tout lumière, béni soit le Prophète.

> Nous sommes des gens civilisés, nous savons ce qui se fait et ne se fait pas. Nous avons beaucoup de respect et d'affection pour vous. Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut… On voit bien des choses qu'on ne peut atteindre. Et vous, vous ne cessez de regarder à droite et à gauche… Il y a des femmes dans cette maison, et elles circulent, elles vont et viennent… Nous autres nous sommes des Arabes, nous avons le sang chaud…nous ne pouvons accepter, à cause de cela, que des étudiants demeurent ici, des étudiants qui vivent seuls, dans une maison où il y a des femmes. Nous sommes tous comme lui, d'ailleurs, chacun ici cherche à gagner son quotidien, et ce n'est pas facile, monsieur, et l'honneur non plus, ce n'est pas facile…Ne nous en voulez pas, nous n'avons rien dit, à Dieu ne plaise ! Nous sommes discrets, et vous, vous êtes des gens bien, cela se voit tout de suite. (pp. 159-160)

Ce texte est typiquement populaire. La propriétaire de la maison est une femme illettrée et assez âgée. Sa parole n'est presque pas en usage parmi les gens cultivés. لا مؤاخذة *la mu'aḫza*, est une formule de politesse populaire par laquelle on s'excuse de déranger quelqu'un. Le traducteur a opté pour l'expression standard « en vouloir à quelqu'un » qui ne reflète pas le registre populaire du texte source. Quant à ياسيدنا لفندي *yasidna lafandī*, c'est une formule d'adresse, tombée en désuétude aujourd'hui, qu'utilisaient jadis les Égyptiens de condition assez modeste pour s'adresser à un homme cultivé ou de condition élevée. Nous trouvons que l'équivalent spécifique au français « monsieur » pourrait en quelque sorte équivaloir à la formule d'origine étant donné qu'il est, selon le Robert, un titre donné autrefois aux hommes de condition assez élevée (nobles ou bourgeois). Cependant, l'équivalent proposé risque de ne pas avoir la même connotation dans la langue cible que l'original dans la langue source ; il ne pourrait pas refléter l'infériorité de l'interlocuteur que l'expression d'origine laisse entendre. Pourquoi ne pas employer ces termes d'adresse caractéristiques de la variation du texte source (*cf*. supra 2), tout en ajoutant une note métalinguistique afin de les expliquer.

D'ailleurs, dans le discours populaire, les Égyptiens utilisent des termes ou des expressions inspirés de la religion sans néanmoins viser leur propre contenu. Ceux-ci sont vidés de leurs sens et n'ont pour visée argumentative que de maintenir le contact avec l'interlocuteur. Elles remplissent donc ce que Jakobson (1963) appelle la fonction phatique du langage. Parmi ces expressions, figure fréquemment الصلاة على النبي, *al-ṣalah ʿala al-nabī* [Prière sur le Prophète], que Dieu le bénisse et lui accorde la paix. De même, dans le but de maintenir le contact avec le narrateur, la locutrice se sert de deux énoncés : le premier est impératif, صلي على كامل النور, la propriétaire lui demande de faire cet acte de parole ; l'autre est interrogatif, صليت لي على النبي؟, elle lui pose une question afin de s'assurer qu'il a bien accompli cet acte de parole. Dans un tel échange, c'est normalement l'interlocuteur qui implore la bénédiction sur le Prophète. Néanmoins, le traducteur renverse la situation d'énonciation en reformulant la demande de bénédiction dans la bouche de la locutrice elle-même. Soulignons que le fait d'employer des éléments lexicaux empruntés directement à la variété source, qui ne sont pas familiers pour le futur lecteur, sans même une note métalinguistique, crée un effet d'« exotisme » dans le texte cible.

Partant du même principe, le mot بقى *ba'a*, a aussi pour fonction de créer ou de maintenir le contact avec le récepteur de son message. Ce mot invariable est essentiellement la forme accomplie du verbe بقى *baqa*, [rester, durer], mais il est vidé de son sens premier dans le discours quotidien des Égyptiens. Il est prononcé trois fois dans le message de la locutrice, en revanche, le traducteur n'en dit rien. On l'aurait traduit par un mot ayant la même fonction phatique en langue française à l'instar de « bon, ah, eh bien, tu vois », etc.

Le terme ولاد بلد *wlād balad* – dont la traduction littérale [enfants de pays] – est une expression figée se disant des gens qui résident dans les quartiers populaires et qui respectent bien les

coutumes traditionnelles de la société notamment le droit du voisinage et de l'amitié. C'est pour cela que la locutrice explique en quelque sorte cette appellation en ajoutant ونعرفوا الأصول, c'est-à-dire qu'ils reconnaissent et respectent les traditions. Le traducteur neutralise complètement cette structure en la rendant par la formule *des gens civilisés* qui signifie, selon Larousse, des personnes qui jouissent de la civilisation ou qui participent au mode de vie conforme à l'idéal de la civilisation. Ce qui ne s'accorde point avec la nature de la couche sociale à laquelle appartient l'énonciatrice.

D'autre part, l'expression figurée أنت كلك نظر *'inta kulak naẓar* [vous êtes entièrement une vue] signifie qu'il est intelligent et capable de comprendre facilement l'implicite de sa parole. L'énonciatrice veut dire au narrateur qu'il est instruit et qu'il sait bien estimer la situation qui l'a poussée à renvoyer son ami de la maison. Le traducteur a choisi de ne pas préserver la dimension figurative de l'expression source, c'est pourquoi, il l'a neutralisée dans une phrase qui donnerait un contre-sens : *Et vous, vous ne cessez de regarder à droite et à gauche*. Ce qui contredit le vouloir-dire du texte-source où il est indiqué un peu plus loin que le narrateur et son ami sont des personnes discrètes qui ne se mêlent pas des affaires des autres.

Afin de rendre ces deux énoncés واحنا بقى ولاد عرب، ودمنا حامي *wiḥna ba'a wlād ʿarab, wdamina ḥāmī*, le traducteur opte pour la littéralité. Par *wlād ʿarab*, la locutrice entend que sa famille appartient à ce groupe social qui respecte fortement les valeurs traditionnelles des Arabes, c'est pour cette raison qu'elle refuse définitivement le logement des jeunes hommes célibataires dans sa maison où habitent des femmes. Elle ne vise donc pas le sens littéral du mot. Il est vrai que l'expression *damina ḥāmī* se trouve aussi en français, « avoir le sang chaud », mais ces deux expressions arabe et française ne partagent ni la même charge sémantique ni le même socle culturel. Tandis que l'expression arabe veut dire qu'il est chevaleresque et qu'il est prompt à réagir contre tout ce qui peut violer les règles de la société, l'expression française signifie, selon le Robert, qu'il est irascible et impétueux, elle se dit donc d'une personne qui montre de la violence dans son comportement. Ainsi, la même locution exprime deux réalités différentes, voire contradictoires dans les deux langues-cultures en question. Elle désigne, en langue-culture arabe, une conduite vertueuse et prônée par la communauté, en revanche, en langue-culture française, elle indique un comportement refusé par la société. Il est vrai qu'il n'est pas facile de trouver toujours des équivalents exacts entre deux langues-cultures différentes, cependant, le traducteur est tenu de

> se rapprocher au maximum du texte, de respecter les particularités du genre, de reconstruire l'événement historique autour duquel s'articule le récit, d'utiliser les mots qui caractérisent le milieu des personnages. Le choix des procédés de traduction est un choix où les sacrifices sont inévitables et ne peuvent qu'être minimisés. (OLGA, 2020, p.42)

Quant à la locution populaire دحنا رقابينا سدادة *daḥna ra'abina saddada*, elle veut dire qu'ils sont à leur service et qu'ils sont prêts à tout faire pour les aider. Par contre, le traducteur nous transfère une autre réalité dans une phrase qui ne porte aucune trace varationnelle : *Nous sommes discrets*. Finalement, l'expression ماهو الكتاب يتقرا من علوانه *mahu al-kitāb yt'ara min ʿilwanuh* [le livre se lit d'après son titre], est rendue par une phrase neutre : *cela se voit tout de suite*, qui donne son sens, mais qui réduit amplement sa charge expressive.

6.2. Le langage féminin

Étant donné que la femme joue un rôle important dans les événements des deux romans en question, son langage s'impose fortement. Le langage des femmes, notamment les populaires, se caractérise par une charge affective considérable ; nous pouvons y trouver, entre autres, des termes d'adresse qui servent à relier l'énonciatrice d'une manière ou d'une autre au récepteur, comme par exemple ياضنايا *yaḍanāya*, يابن بطني *yabn baṭnī,* etc. Il est vrai que les femmes sont

innovatrices dans les changements linguistiques (Labov, 1990, p. 215). Consultons la traduction de ces extraits féminins :

TS :. إطمن ياخويا. إنت وصاحبك في نن عيني الاتنين من جوة (*Ô les Filles d'Alexandrie*, p. 133)

TC : Rassure-toi, mon frère. Toi et ton ami, vous m'êtes chers comme la prunelle de mes yeux. (P. 149)

Dans le but de rassurer le narrateur, la propriétaire de la maison lui dit que son ami et lui sont dans la prunelle de ses deux yeux : في نن عيني الاتنين *fī nin ʿynay al-atnīn*, ce qui veut dire, d'une manière métaphorique, qu'ils lui sont très chers. En effet, l'œil est une partie du corps très précieuse pour tous les êtres humains ; c'est pourquoi, en arabe ainsi qu'en français, il s'utilise dans des expressions courantes afin de mettre en valeur quelqu'un ou quelque chose. De même, Quand on estime qu'une personne ou qu'un objet est d'une extrême valeur, on pourrait utiliser en français l'expression « tenir à quelqu'un ou à quelque chose comme à la prunelle de ses yeux ». Les deux expressions ont donc un rapport direct aux yeux, et plus particulièrement à la pupille. Donc, le traducteur a recours à cette même expression spécifique au français afin de mettre en exergue la charge émotionnelle du texte-source.

Les femmes égyptiennes pourraient utiliser également *le cœur* pour montrer leur empathie. En racontant au narrateur son voyage avec son nouveau-né qui était très malade, la propriétaire de la maison s'exprime ainsi :

TS:ميخائيل كان بعافية جدا...بدأ يشهق وكان تنفسه ثقيلا حتى أنه يا قلب أمه ازرقت شفتاه. (*Ô les Filles d'Alexandrie*, p.128)

TC : Mikhaïl allait très bien, …l'enfant avait commencé à respirer difficilement, au point que ses lèvres bleuissaient, (p.142)

يا قلب أمه *ya'alb 'umuh* [ô le cœur de sa maman] est une expression maternelle par excellence, la locutrice la prononce spontanément comme signe de tendresse et de pitié pour son bébé gravement malade. Hélas, le traducteur l'a omise dans sa version bien que le français dispose des expressions pareilles qui contiennent le cœur. Pourquoi n'utiliserait-on pas la locution « avoir le cœur gros, le cœur serré ». Il est vrai que certains traductologues autorisent l'omission de l'élément variationnel s'il joue un rôle secondaire (Grutschus, 2016, p. 578), en revanche, il s'agit ici d'un élément important qui ajoute au texte une couleur locale et qui contribue, par la suite, à placer le roman dans un contexte précis. Indiquons également que l'énoncé كان بعافية جدا *kān biʿafya gidan* signifie littéralement qu'il allait très bien mais, au contraire, il veut dire qu'il était fortement malade. Comme une sorte d'euphémisme, les Égyptiens populaires l'utilisent en visant le contraire de son sens. Adoptant la traduction littérale, le traducteur accorde à cet énoncé un sens qui contredit le vouloir-dire de l'auteur. Donc, il nous semble que l'utilisation des connaissances extralinguistiques sur la situation d'énonciation est un processus essentiel de la compréhension d'un texte littéraire : quelles sont les composantes socio-culturelles de l'auteur, quel personnage prend la parole, dans quel but et dans quel milieu géographique et social ?

La femme continue à raconter le voyage au narrateur. Craignant que son fils ne meure sans être baptisé, elle décide de le baptiser elle-même.

TS *:* عمدتك باسم المسيح معمودية كاملة يامخائيل يابن بطني يابن شنودة النجار *(p. 129)*

TC : Je te baptise au nom du Christ, Mikhaïl, fils de mon ventre, fils de Chenouda le charpentier (p.143)

Une femme égyptienne populaire pourrait se servir de la locution يابن بطني *yabn baṭnī* pour mettre l'accent sur le fait que son enfant lui appartient fortement et qu'elle a grand peur pour lui. Partant, l'énonciatrice la dit à son bébé en le baptisant.

Tentant de transférer une couleur locale égyptienne, le traducteur recourt à la littéralité que nous jugeons acceptable dans ce contexte puisqu'en français, le ventre est, selon le Robert, l'abdomen de la femme, en tant que siège de la gestation et des organes génitaux internes. Le vouloir-dire du texte-source serait facilement compris par le public francophone. Donc, la traduction littérale est parfois une solution facile, voire qualifiée par Ladmiral d'idéale mais rarement possible (Ladmiral, 1994, p. 20).

6.3. Les intensifieurs des jeunes Égyptiens

Les intensifieurs servent à indiquer une intensification du sens dénoté par l'expression qu'ils modifient (Bussmann, 1996). موت *môt* et فشخ *fašḫ* sont deux intensifieurs qui s'emploient fréquemment dans le parler des jeunes Égyptiens. Concernant *môt*, bien que certains sociolinguistes trouvent qu'il n'est pas récemment ajouté en arabe égyptien (Woidich, 2018, p. 255), cet intensifieur dispose actuellement d'une présence remarquable dans le langage des jeunes Égyptiens vu sa charge émotionnelle. Il puise sa connotation hyperbolique dans son sens premier « mort », mais sa visée argumentative n'a rien à voir avec la mort réelle. Examinons la valeur discursive de cet intensifieur d'après ces deux exemples tirés de notre corpus.

TS: محمد خطيبي بيغير عليا موت (*Les Femmes de Karantina*, p. 287)

TC : Mohamed mon fiancé est très jaloux (p. 355).

Cet énoncé est déclaré par Amira afin de mettre en relief sa fierté du grand amour de son fiancé. Pour exciter la jalousie de son entourage, elle choisit l'intensifieur *môt* pour décrire la jalousie mortelle de son fiancé.

Appartenant au registre neutre, la version proposée atténue la jalousie car l'adverbe d'intensité *très* n'a pas la même charge sémantique que l'intensifieur original qui indique, dans ce contexte, que sa jalousie atteint le plus haut degré possible. Il nous semble donc que ce fiancé pourrait en quelque sorte être décrit par la célèbre formule « jaloux à mort ».

TS *:* إنسان سكسى موت *(Les Femmes de Karantina, p. 277)*

TC : mais aussi de symbole sexuel (p. 342).

Il s'agit de Yehia le Volcan qui jouit d'une force physique exceptionnelle. Sa prestance tandis qu'il maniait le fer et le feu, son maillot de corps et les poils de son torse attisaient le désir dans le corps des filles du quartier. Tout cela invite le narrateur à le décrire comme سكسي موت. La version française de registre neutre fait de Yehia le Volcan un personnage qui incarne de façon exemplaire la sexualité. Ce qui n'est pas incorrect. Cependant, d'une part, le traducteur rehausse en français le registre de l'expression originale toute familière. D'autre part, l'idée de l'excitation sexuelle, parfaitement soulevée dans le texte-source par l'adjectif vulgaire سكسى *sexy* et l'intensifieur *môt*, n'est pas présente dans la version française. Conséquemment, les traducteurs reconnaissent que trouver une équivalence qui peut exécuter dans la langue cible la même fonction n'est pas facilement accessible dans la traduction littéraire.

> La vraie difficulté [dans l'acte de traduire] est de trouver l'équivalence littéraire capable de faire ressentir au lecteur la même émotion que s'il lisait le texte original, et cela en oubliant qu'il lit une traduction. À mon avis, c'est à cela qu'on reconnaît une traduction réussie, ce qui est assez paradoxal quand on y pense, car cela signifie que la traduction doit avoir beaucoup de personnalité tout en étant la plus discrète possible. (Osman, 2022)

L'adjectif qualificatif جامد *gamed* [fort] pourrait aussi s'utiliser comme intensifieur dans le langage des jeunes Égyptiens pour désigner la force physique ou la capacité sexuelle. On dirait, par exemple ولد جامد قوى - بنت جامدة قوى – ولاد جامدين قوى. Il est donc variable, il s'accorde

en nombre et en genre avec celui dont nous voulons prouver la force, soit une personne ou même une chose, on dit par exemple, موضوع جامد *mawḍūʿ gamed* [sujet fort]. Dans le but d'augmenter sa charge expressive, un jeune pourrait y ajouter l'expression idiomatique آخر حاجة [dernière chose] : البنت دى جامدة آخر حاجة et ce pour insister sur le concept de la puissance maximale. Dépendant de la situation d'énonciation, cette puissance peut être au niveau de la capacité sexuelle ou de la force physique. Consultons la traduction de ces exemples :

TS : الدكتور مانعنى جامد (*Les Femmes de Karantina*, p. 179)

Selon le contexte, Sousso propose à Abou Amira de fumer la chicha, mais ce dernier le refuse définitivement.

TC : Mon médecin me l'a fortement déconseillée. (p. 222)

Utilisant l'adverbe neutre *fortement*, le traducteur a pu indiquer l'intensification de l'avertissement du médecin dénoté par l'expression originale mais dans une phrase n'ayant aucun marqueur variationnel. Au lieu de rehausser le degré de formalité de sa version, il aurait pu rendre cette variété diastratique par une variété diasituationnelle en utilisant des adverbes d'intensité qui peuvent conserver le registre familier du texte-source, comme à titre d'exemple, « méchamment » et « rudement ».

7. Conclusion

Dans cette étude, nous avons démontré que les romanciers égyptiens ont inséré la variation linguistique dans la nouvelle littérature afin de refléter la réalité sociolinguistique de la communauté égyptienne d'aujourd'hui. Le langage littéraire utilisé dans les deux romans, objet de cette étude, témoigne du recours fréquent et expressif à la variation linguistique. De plus, nous avons pu retracer une certaine évolution sociolinguistique de la communauté égyptienne ; étant donné que le roman intitulé *Les Femmes de Karantina* est plus récemment publié (2013) par rapport à l'autre (1997), nous avons pu y remarquer une utilisation expressive des intensifieurs qui caractérisent bien le langage des jeunes Égyptiens de nos jours. Il s'ensuit que l'évolution culturelle de la communauté égyptienne se répercute sur la communication langagière. Ce qui exige beaucoup plus d'attention et de vérification de la part du traducteur.

À partir des passages puisés dans ces deux romans, nous avons analysé le transfert vers la langue-culture française des variations diatopique et diastratique. Il nous apparaît que les deux traducteurs ont déployé un effort considérable afin de transférer deux textes typiquement égyptiens vers la langue française. Ils n'ont pas opté pour une méthode traductive stable. Ils ont recouru à l'omission, à la neutralisation, à la littéralité, aux commentaires métalinguistiques, à la variation diasituationnelle et à la création d'une variété artificielle. D'ailleurs, Osman a excellé, en grande partie, à transmettre au lecteur francophone une image presque réelle de la communauté linguistique égyptienne et une couleur locale expliquée souvent dans une note de bas de page. Tentant de mettre en exergue les caractéristiques linguistiques de l'original, il a recours à plusieurs procédés discursifs : style relâché, oralité, langage familier, etc. Quant à Barbulesco, ses choix oscillent le plus souvent entre la neutralisation et l'omission. Il a peut-être voulu reproduire un texte facile à comprendre. Cependant, sa version renferme certaines expressions non abouties qui dénotent un manque d'aisance à comprendre le contexte socioculturel égyptien pendant les années quarante et cinquante.

En s'approchant des nouveaux romans égyptiens, tout traducteur qui ne serait pas muni d'un bagage cognitif suffisant devrait reconnaître qu'il a affaire à des textes où il y a des mots qui ne figurent dans aucun dictionnaire, où se présentent des expressions dont le vouloir-dire va contre la structure morphosyntaxique, où se trouve un simple mot dialectal dont l'explication exige des phrases dans la langue cible faute d'équivalents, où ils se rencontrent des termes

d'adresse susceptibles d'annoncer le niveau d'instruction et la classe sociale du sujet parlant, etc. Puisque l'intervention des traducteurs a une grande valeur dans la transmission d'un tel héritage et d'une telle culture, nous nous permettons de leur proposer une étude sociolinguistique approfondie sur le terrain de la communauté égyptienne avant d'entamer le processus de la traduction. Cette étude pourrait les aider à reconnaître la variation linguistique et, par la suite, à en comprendre la valeur discursive et esthétique dans la nouvelle littérature égyptienne. En fin de compte, il reste à souligner que la traduction de la variation linguistique est sous-explorée et plusieurs points peuvent être exploités dans différentes régions du monde arabe, comme, entre autres, le transfert de la variation diaphasique et du diasystème.

8. Références bibliographiques

8.1. Sources primaires

Al-Kharrat, E. (1990). يابنات اسكندرية (*ya banāt iskindriah*). Maisons des Lettres.

Al-Kharrat, E. (1997). *Belles d'Alexandrie* : roman traduit de l'arabe (Égypte) par Luc Barbulesco. Actes Sud.

Eltoukhy N. (2013). نساء الكارنتينا (*nisāʾ al-karntynā*). Mirit.

Eltoukhy, N. (2017). *Les femmes de Karantina* : roman traduit de l'arabe (Égypte) par Khaled Osman. Actes Sud.

8.2. Sources secondaires

Avanzi, M., Vincenti, A. & Rey, A. (2020). *Comme on dit chez nous*. Le Robert.

Blanchet, P. (2000). *La linguistique de terrain : Méthode et théorie, une approche ethno-sociolinguistique*. Presses Universitaires de Rennes.

Bulot, T. & Blanchet, P. (2013). *Une introduction à la sociolinguistique (Pour l'étude des dynamiques de la langue française dans le monde)*. Des archives contemporaines.

Bussmann, H. (1996). *Routledge dictionary of language and linguistics*. Routledge.

Chachou, I. (2018). *Cours de Sociolinguistique du Maghreb*. Hiber Editions.

Cressot, M. (1991). *Le Style et Ses techniques*. P.U.F.

Eco, U. (2007). *Dire presque la même chose*. Grasset.

Eloy, J.-M. (2003). Pour une approche complexe de la nature sociale de la langue. *Cahiers de sociolinguistique*, *8*(1), 171-188.

Englund Dimitrova, B. (2004). Orality, literacy, reproduction of discourse and the translation of dialect. In H. Irmeli (dir.), *Dialektübersetzung und Dialekte in Multimedia* (pp. 121–139). Frankfurt a. M. et al., Lang.

Gadet, F. (1996). *Niveaux de langue et variation intrinsèque. Palimpsestes, 10,* 17-40.

Gadet, F. (2007). *La variation sociale en français*. Ophrys.

Genette, G. (1987). *Seuils*. Édition du Seuil.

Ghouirgate, A. (2004). Traduire le dialectal ; le cas du *Jeu de l'oubli*. In A.-R Naoum (dir.), *Les problématiques de la traduction arabe, hier et aujourd'hui*, (pp.187-200). Presses de l'université Marc Bloch.

Grutschus, A. (2016). La variation linguistique comme problème de traduction. In J. Albrecht et R. Métrich (dir.), *Manuel de traductologie* (pp.573-588). Walter de Gruyter GmbH.

Hudson, R. A. (1999). *Sociolinguistics*. Cambridge University Press.

Hurtado Albir, A. (1990). *La notion de fidélité en Traduction.* Didier Érudition.

Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale.* Traduction par Nicolas Ruwet. Éditions de Minuit.

Ladmiral J.- R. (1994). *Théorèmes pour la traduction*. Gallimard.

Ledegen, G. & Leglise, I. (2013). Variations et changements linguistiques. In S. Wharton & K. Simonin, (dir.), *Sociolinguistique des langues en contact* (pp.315-329). ÉNS Editions.

Moreau, M-L. (1997). *Sociolinguistique. Concepts de base*. Mardaga.

Mounin, G. (1963). *Les problèmes théoriques de la traduction*. Gallimard.

Olga, S. (2020). Traduire l'argot dans le roman de la Première Guerre mondiale : possibilités et contraintes. *Revue d'Études Françaises, 24,* 35-44.

Osman, K. (2022). J'aime naviguer entre les deux rives. *Lecture-Monde* (magazine numérique). Entretenu par T. Belfadel. https://lecturemonde.com/2022/04/03/entretien-avec-le-romancier-et-traducteur-egyptien-khaled-osman-jaime-naviguer-entre-les-deux-rives/

Pruvost, J. (2006). *Les dictionnaires français : outils d'une langue et d'une culture*. Orphys.

Ramos Pinto, S. (2009). How important is the way you say it? A discussion on the translation of linguistic varieties. *Target, 21*(2), 289–307.

Salama-Carr, M. (2001). L'oralité dans les traductions anglaises et françaises de Naguib Mahfouz. In M. Ballard (dir.), *Oralité et traduction* (pp. 279-288). Artois Presses Université.

Titus-Brianti, G. (2013). Norme et variation dans les traductions de Camilleri. *Diversité et Identité Culturelle en Europe (DICE)*, 10(2), 149–170.

Youssef, S. S. (2012). Traduire la nouvelle génération d'écrivains égyptiens : réussir un puzzle minimaliste. *Traduire*, *226,* 1-16.

Yuste Frias, J. (2010). Au seuil de la traduction : la paratraduction. In T. Naaijkens (dir.), *Événement ou Incident. Du rôle des traductions dans les processus d'échanges culturels*, 3 (pp. 287-316). Peter Lang.

Mohamed Saad Ali
Université du Fayoum
Zaid Ibn Haretha, No.32
2933110, Fayoum
Égypte
hma_saad@yahoo.com

Biographie : Mohamed Saad Ali est professeur associé HDR à la Faculté des Lettres de l'Université du Fayoum en Égypte. Il enseigne également la traduction et la sociolinguistique aux Facultés des Langues et de Pédagogie de la même université. Depuis février 2022, il est chercheur invité à la Faculté des Lettres de l'Université Paris Sorbonne. Il est l'auteur de nombreux articles scientifiques sur la traduction littéraire, la traduction des textes religieux et le contact arabo-français. Il est aussi traducteur, interprète et directeur d'un nombre de thèses de doctorat.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.